

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



David Schinkel et Yves Beauchesne Le défi de l'écriture

Monique Poulin

Volume 11, numéro 1, printemps-été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poulin, M. (1988). David Schinkel et Yves Beauchesne : le défi de l'écriture.
Lurelu, 11(1), 20-22.

David Schinkel et Yves Beauchesne Le défi de l'écriture

Is n'ont qu'une seule envie: celle de partager leur passion de l'écriture avec des lecteurs adolescents, en les initiant «aux plaisirs de la lecture, à la beauté des mots qui emportent le lecteur; en leur faisant découvrir qu'ils peuvent rire, pleurer, avoir peur, avoir des frissons même dans les livres et y rencontrer du monde comme vous et moi, du monde comme dans les films, comme dans la vie». L'important, pour David Schinkel et Yves Beauchesne, réside dans la création «d'histoires qui collent à la réalité des jeunes, de livres qui leur parlent vraiment et qui ne les bêtifient pas», car à leurs yeux, l'adolescent est «un être vivant, un être capable d'imaginer, un être qui possède un inconscient et qui a plein d'aventures à vivre. L'adolescent, explique Yves, n'est pas bêtement le jeune qui s'habille en jeans, fréquente la polyvalente et pense de temps en temps au suicide. Non, l'adolescent est capable de rêver. Il est capable de vivre une expérience de lecture car il a un vécu, une sensibilité, une mémoire; il a une capacité de deviner, de comprendre des événements. L'adolescent, c'est aussi un jeune adulte».

Leur écriture donc s'engage dans une aventure: celle de raconter des histoires, de partager leurs fantaisies en vue «d'ouvrir des horizons, de donner à voir, d'élargir la vie des jeunes». Et «l'écriture, spécifie David, ne se traduit pas qu'en mots, elle est aussi l'art de percevoir l'expérience et de lui donner une forme littéraire qui soit belle, cohérente, complète et satisfaisante».

«Pour écrire, il faut apprendre à voir le monde, ajoute Yves, à rendre les événements, car écrire, c'est beaucoup suggérer, c'est savoir donner les indices qui lui permettront d'imaginer, de se bâtir une expérience.»

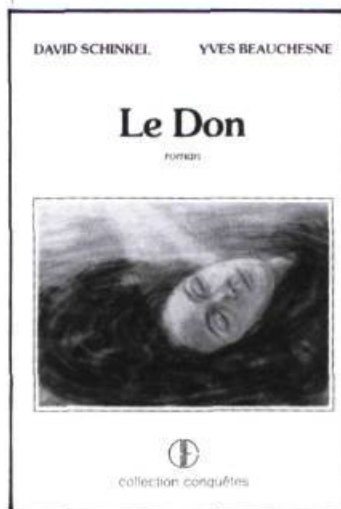
Mais l'expérience ne se trouve-t-elle pas dans les valeurs sociales véhiculées dans les écrits? Et nous voilà partis sur l'épineuse question des stéréotypes qui, au fond, les fait bien sourire tous les deux. Ils avouent qu'ils

n'écrivent pas pour démolir des réalités ou pour défendre des comportements, encore moins pour théoriser. Yves explique: «J'ai récemment rencontré une collègue, spécialiste en littérature de jeunesse. Elle m'a déclaré tout de go que la mère et le père dans *Le Don* l'avaient choquée. La femme était ménagère et le père, lui, jouait au golf! Attention! Je trouve absurde ce genre de critiques qui nous accusent de véhiculer des stéréotypes. C'est juger les livres d'après une grille d'évaluation et c'est insensé de voir le monde à travers des grilles. C'est un peu la maladie de notre société. Cette mentalité est très liée à la didactique où tout s'évalue par grille. C'est décoller la littérature de la réalité, et le livre devient par conséquent un outil déguisé d'enseignement et une occasion de chasse aux sorcières!»

«Ça m'étonne, ajoute David, ça m'étonne vraiment que des spécialistes ou des critiques agissent ainsi. Pourquoi leurs grilles ne leur montrent-elles pas dans nos livres, par exemple, le nombre de femmes qui, justement, sont capables, fortes? Des femmes à prendre comme modèles et très bons modèles sans qu'il y ait distorsion de la réalité. Personne ne parlera de la tante, très autonome, qui a passé 15 ans dans un hôpital et qui a fait preuve de courage en allant aux États-Unis, a

su agir dans la mesure de ses limites (*Le Don*). Personne ne regardera Joëlle, cette fille de courage, d'audace, de force et qui vit pourtant une vie ordinaire (*Le Don*). Personne ne regardera Catou, elle aussi une fille de force, de courage, d'agressivité, d'invention (*Mack le Rouge*). Personne ne mentionnera Manouche, une mère qui prend ses responsabilités même si elles sont lourdes (*L'anneau du Guépard et autres nouvelles*) ou encore Tamara, une jeune fille qui supporte sa famille (*L'anneau du Guépard et autres nouvelles*). Personne ne regardera ces qualités. On s'attardera plutôt à regarder la femme dans la cuisine. Je trouve cette critique très injuste. Ça devient une farce, ce besoin de chercher constamment des choses à classer, à mesurer. C'est une façon artificielle d'évaluer un livre, de lui donner une valeur et de quantifier cette valeur. D'une certaine façon, ce militantisme envers les artistes découle du principe même de la révolution culturelle en Chine où «l'art devait être là pour véhiculer une idéologie politique» et rien d'autre. Dans la mesure où la littérature veut fournir une expérience authentique, elle doit elle-même être authentique. Essayer de tout changer de tout «arranger», ça serait une distorsion énorme de la réalité. Le lecteur verrait vite que tel ou tel élément du livre est fait pour véhiculer une valeur spécifique. La littérature pour les adultes n'est pas écrite de cette façon; ce n'est pas comme ça non plus que la littérature de jeunesse doit être écrite. Appliquez des grilles aux oeuvres classiques et vous direz: «Ils ne sont pas bons, ces auteurs-là à cause de. Et pourtant!»

«Les jeunes lecteurs, précise Yves, ne penseront même pas à parler de ces stéréotypes en lisant *Le Don*. D'ailleurs cette femme-là, à qui l'on reproche d'être dans la cuisine, est très intelligente, elle a du caractère et elle n'est pas du tout stupide. Ma mère était ménagère et elle était géniale! Imaginez un renversement des rôles: le père dans la cuisine; la mère en train



de réparer la tondeuse. Cæ décor sonnerait faux, apporterait des distractions, aurait l'air placé là volontairement pour s'opposer aux stéréotypes. Quand on écrit une histoire, c'est qu'on la trouve intéressante, riche, amusante. Les critiques font de grandes dissertations sur nos livres, mais, pour nous, seule l'histoire compte, et nous refusons d'emprisonner nos personnages sous un couvercle bien pensant! La banalité de l'écriture et les clichés,

«Par exemple, ajoute David, dans *Aller Retour*, les jeunes lecteurs sont impressionnés par le fait que Martin vit dans une école abandonnée. Qu'il soit battu ne les touche pas autant. Pourtant les critiques ne se sont intéressés pratiquement qu'à ce fait.»

«Quand on écrit, on s'amuse reprend Yves. Par exemple, pour *Mack le Rouge*, on se demandait ce qui pouvait bien se trouver dans la cabine d'un camion qui nous devançait un jour, sur

«En effet Mack reste intégralement un camion, explique David. Il n'est pas un camion merveilleux, il est un camion, point et se comporte comme tel. Il n'a pas de pouvoir magique, celui notamment, de voler dans les airs.»

Mais comment se déroule une écriture de collaboration? «Nos livres se construisent d'abord sous forme d'échanges oraux. Quand on sent qu'un noyau suffisant est apparu, l'un de nous se met à écrire. Ce premier jet



voilà les vrais ennemis... Ceci étant dit, je comprends par ailleurs l'importance d'être vigilant devant certains excès mais pas au détriment de la qualité intrinsèque de l'oeuvre. On risque, tôt ou tard, de transformer ainsi l'écriture pour la jeunesse en une littérature de recettes bien mesurées et vides de sens.»

une route de la Nouvelle-Écosse. On a alors essayé de voir le monde à travers les yeux d'un objet en lui gardant une dimension d'objet. Quel beau problème à résoudre! L'idée, ici, était d'entrer dans les yeux, dans le "cerveau" d'un objet sans en faire un humain déguisé.»

est suivi d'un travail de réécriture... quelquefois très long. Chaque livre présente des difficultés et des défis différents. La seule chose qui est constante, puisque la langue de David n'est pas le français, c'est que c'est moi qui fais le fin polissage du tout. Finale-

ment, il y a beaucoup de travail d'échange dans une écriture de collaboration et un enrichissement certain, ne serait-ce que sur le plan linguistique. Comme la langue maternelle de David n'est pas le français, il me renvoie des images qui sont extrêmement riches, extrêmement intéressantes à propos de ma langue. Il a une façon de saisir les concepts et de les traduire en français, une façon qui produit des écarts intéressants et qui m'apporte une grande richesse. C'est stimulant de voir comment la langue est perçue par un autre.»

«En fait, ajoute David, ma façon de concevoir le français touche la façon même de penser et de voir. C'est la culture, en somme. D'ailleurs la culture véhiculée dans nos livres est, je pense, tout à fait unique: très québécoise et très nord-américaine. Par ailleurs, j'entends le français d'une façon différente de la vôtre. Je suis un poisson hors de l'eau. Je peux voir le son et il me touche physiquement, je vois les cadences, les rythmes...»

«Ah! oui. Il est très bon pour le rythme, il en est le maître au moment de la révision des textes!» s'exclame Yves.

«Une des grandes richesses d'écrire à deux au fond, c'est de s'apporter des idées. La merveille de l'écriture, c'est qu'elle n'est jamais vraiment finie...» conclut David.

Et que lisiez-vous au temps de votre enfance?

«J'avoue que je n'étais pas un grand lecteur quand j'étais jeune, raconte David. Ce n'était pas un milieu pour ça. Je vivais sur une ferme, ma famille était bien, bien, bien simple. Les livres, on en avait un ou deux. Puis je fréquentais une toute petite école de rang. À l'école secondaire, je lisais des livres proscrits dont de très bons, des classiques. Mais on n'avait pas de bibliothèque, on n'avait pas accès aux livres. J'ai commencé à m'intéresser aux livres plus tard.»

«Moi, reprend Yves, je ne viens pas non plus d'un milieu où il y avait une bibliothèque. Au village, la B.C.P., ça n'existait pas encore! Mais ma mère, une femme très débrouillarde, bien inventive et qui avait été maîtresse d'école, avait écrit à la Bibliothèque de la Ville de Montréal pour recevoir des livres. Comme nous avions un maga-

sin, elle y plaçait les livres qu'on recevait par boîtes, chaque année, et les gens venaient les emprunter. C'était le principe d'une bibliothèque... Mais, moi ma grande passion, c'était la nature, plus que les livres.»

Un livre a dû spécialement vous marquer un jour.

«Au secondaire, un livre a en effet agi comme déclencheur: *Pieds nus dans l'aube* de Félix Leclerc. En lisant ce livre, j'ai comme compris soudain que la lecture était une sorte de jeu. Je trouvais ça passionnant tout à coup. Ce livre-là m'a ouvert les horizons. J'ai compris tout à fait intuitivement, sans raisonner, la question du personnage, du déroulement dans le temps.»

«Le premier livre qui m'a marqué, raconte David, c'est *Le Prince et le Pauvre*. Parce que moi, j'étais pauvre et à travers ce livre-là, j'ai compris que je pouvais aussi être riche. Cette histoire m'a fait rêver, m'a fait vivre... La dimension qui m'a enchanté, c'est la capacité de vivre, en imagination, ce que l'on veut.»

Vous êtes récipiendaires d'un prix prestigieux, celui du Gouverneur général anciennement connu sous le nom de prix du Conseil des Arts.

«C'est un événement de taille pour la littérature de jeunesse que le prix passe de celui du Conseil des Arts au prix du Gouverneur général. Un journaliste du *Globe and Mail* a réagi à ce changement en écrivant: "On est passé de la garderie à... la salle de bal." C'est important. La littérature de jeunesse se situe enfin au même rang que la littérature pour les adultes. Le livre de jeunesse est enfin reconnu comme appartenant à de la littérature. Ce n'est plus un hors-d'oeuvre, pour nos jeunes... C'est une écriture en soi.»

«Et moi je me sentais très à l'aise à côté de M. Archambault, de M. Ouellet et de Mme Deslisle... J'avais ma raison d'être là, en tant qu'auteur pour la jeunesse», spécifie David.

Yves Beauchesne et David Schinkel ont tous deux suivi un cheminement chaotique, comme ils aiment dire, avant d'en venir à l'écriture pour les jeunes. Enseignant au primaire, au secondaire, au collégial et à l'université, Y. Beauchesne a par surcroît touché à

l'administration, à la gestion de programme et a complété son doctorat. Il n'en est pas à ses premières armes dans l'écriture. Il a déjà publié pour les adultes: un recueil de poèmes, un roman, un essai. L'écriture l'intéresse donc depuis plusieurs années. L'idée d'écrire pour les jeunes lui est venue, il y a trois ans, par défi. Par désir aussi de voir des oeuvres intéressantes qui attireraient les jeunes, qui les intéresseraient.

Quant à David Schinkel, il en a parcouru du chemin: psychologue, camionneur, animateur de lecture. Il a donné des ateliers d'écriture, et fut notamment conseiller pédagogique. Il a aussi étudié le dessin, l'art et il a fait des vêtements. Par ailleurs, il a beaucoup voyagé et quand je dis beaucoup..., il a visité près de 67 pays, de l'Australie aux îles du Pacifique en passant par l'Inde. Originaire de l'Ontario, il vit au Québec depuis près de 12 ans. «L'écriture, précise-t-il, englobe tous les champs qu'on a explorés, fait partie de notre vécu et de qui on est. Je suis dans mon écriture.»

Bibliographie

Aller Retour, roman pour les 12 ans et plus, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes, 1986, 144 pages.

Mack le Rouge, illustrations de Pierre Pratt, roman, Montréal, Éditions Québec/Amérique, coll. Jeunesse/Romans, 1987, 118 pages.

L'anneau du Guépard et autres nouvelles, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes, 1987, 151 pages.

Le Don, roman pour adolescents, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes, 1987, 234 pages.

Prix

Prix littéraire du Gouverneur général, 1987 pour le roman *Le Don*.

Prix Alvine-Bélisle, 1987 pour le roman *Aller Retour*.

Prix de littérature-jeunesse Cécile Rouleau de l'ACELF, 1986 pour le roman *Aller Retour*.

Mention d'excellence de l'Association du consommateur, pour le roman *Aller Retour*.